

Introduction

Une expérience singulière

Ma première rencontre avec le Cercle de méthodologie de Moscou a eu lieu en novembre 1982. C'était dans l'amphithéâtre de l'Institut de psychologie, au cœur même de la ville. La salle était presque pleine. Devant le tableau se tenait un homme d'une cinquantaine d'années, la tête un peu inclinée en avant et les poings serrés, comme s'il se défendait ou plutôt comme s'il attaquait un ennemi invisible. J'ai compris plus tard que cette attitude représentait quelque chose de fondamental dans son rapport à la vie, une posture non seulement physique, mais aussi relationnelle et intellectuelle : un élan en avant et une attitude de combat.

Cet homme était Gueorgui Chtchedrovitski, et il faisait front à l'auditoire. Dès le début, on avait l'impression d'assister à quelque chose d'aussi insolite que sérieux : sur la table quelques magnétophones enregistraient ce qui se passait. Les questions venaient de partout dans la salle et à tout moment : parfois, on n'attendait pas la fin de la phrase ; certaines des questions étaient acceptées par le conférencier, d'autres non, selon une logique parfaitement insaisissable.

On peut dire que cet aspect était justement le plus inquiétant parce que le moins compréhensible. La manière dont Chtchedrovitski communiquait avec ses auditeurs était inhabituelle, à la fois provocante et très respectueuse de son interlocuteur. Parfois ses réponses étaient si développées et détaillées qu'elles auraient pu constituer une conférence ; parfois, au contraire, il répondait de façon tranchante et sa réplique – lapidaire et brusque, pour ne pas dire violente – pouvait paraître tout à fait déroutante. Dans les deux cas, les réponses s'éloignaient tant du sujet initial qu'on avait l'impression de ne le retrouver jamais.

Or, après des détours de toutes sortes dans son développement ; après des excursions plus ou moins longues pour tracer d'autres points de vue

– apparentés ou opposés aux siens ; après de nombreux dialogues brefs avec le public, incorporés dans la trame de son raisonnement ; après des interpellations directes proposant aux participants d'être plus attentifs au développement du contenu, de donner plus de rigueur à leur propre pensée et de veiller constamment à être présents dans ce qui se passe « ici et maintenant », on revenait au sujet principal. Non seulement on le rattrapait précisément là où on l'avait laissé, mais toutes ces digressions qui, quelques minutes plus tôt, pouvaient sembler inutiles ou nous paraissaient s'écarter du cheminement de sa pensée, venaient y prendre leur place, la rendant évidente et pour ainsi dire présente.

J'ai compris beaucoup plus tard que son objectif n'était pas tant d'exposer un contenu déterminé, aussi important fût-il, que de nous *inviter à penser*. Ces obstacles incontournables qu'on voyait se dresser soudainement devant soi, ces recherches de voies dont on pressentait qu'elles risquaient de ne pas aboutir, ces ruptures qui brisaient l'espace d'intelligibilité de la pensée, la rendant par là même impossible mais urgente, étaient comme des pièces indispensables à ce qui se montait devant nos yeux, et qu'aujourd'hui j'appellerais un drame de la pensée.

Tout cela était très différent de la manière dont les professeurs d'université exposaient leur contenu. Au point qu'en sortant du séminaire j'avais presque toujours l'impression d'être envahie par cet éclatement de la pensée, et de ne pas pouvoir la rassembler en un raisonnement intelligible. Or, après maints efforts – que je m'imposais comme un exercice régulier –, j'en arrivais à reconstituer l'espace et la logique, qui n'était plus cette logique linéaire à laquelle j'étais habituée, mais une logique qui intégrait les ruptures et leurs dépassements.

Le plus impressionnant dans ces conférences était, certainement, cette inhabituelle cohérence : le sujet de la réflexion théorique et méthodologique, c'était la *pensée*, et, dans un même mouvement, nous étions constamment sollicités à *réfléchir*, à *penser* par nous-mêmes.

J'ai commencé à attendre avec impatience ces conférences du jeudi. Il s'agissait plutôt d'un cours de quelques mois, dont le sujet était : *L'histoire du Cercle de méthodologie de Moscou* (CMM). Ou, plus précisément : *La logique dans l'histoire du CMM*. Comme je n'avais pu en suivre le début, certains développements m'échappaient tout d'abord. Néanmoins quelque chose d'inédit commençait à se dessiner devant mes yeux. L'histoire du Cercle remontait au début des années cinquante, quand quelques étudiants de la faculté de philosophie de l'université de Moscou se réunirent pour débattre de questions très spécialisées. Leur intérêt portait sur la logique : ils voulaient comprendre ce qu'était la logique, quelle était sa place dans la philosophie et la pensée, quel était son rapport aussi avec le monde contemporain.

Nous approchions du trentième « anniversaire » du groupe, bien que du groupe il ne restât que Chtchedrovitski. Le cours avec lequel mon initiation a commencé doit être situé dans ce contexte : il était important pour lui de faire apparaître, malgré les changements, une certaine continuité de la démarche, qui faisait que pendant trente ans on avait pu parler d'un groupe.

Un peu plus tard j'ai appris que, parallèlement à ce cours public, Chtchedrovitski animait – le mardi, cette fois – un séminaire réservé à un groupe restreint de chercheurs. On l'appelait « séminaire de travail » ou « séminaire intérieur ». Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'il s'agissait de quelque chose de secret, de fermé et, moins encore, de clandestin. J'ai commencé à fréquenter ce séminaire. Cette année-là, il avait lieu dans un bâtiment de l'Institut de psychologie. L'ambiance y était la même, avec de toutes petites nuances : le côté « conférence » était ici moins marqué, tandis que les discussions étaient plus acérées et, par moments, plus incompréhensibles. Les acteurs en étaient toujours Chtchedrovitski et quelques jeunes gens qui se distinguaient des autres par leur manière de parler et de se situer dans le discours. Il y avait beaucoup moins de monde que dans le cours public, une vingtaine tout au plus.

Sans tout saisir immédiatement, je réalisais quand même qu'il s'agissait d'une démarche, qui était alors pour le groupe une invention assez récente. On l'appelait « jeu » ou, plus exactement, le « jeu d'organisation de la pensée et de l'activité collectives », ce qui ne disait pas non plus grand-chose aux nouveaux venus. Chtchedrovitski parlait des « jeux » qui avaient déjà eu lieu et, dans un même temps, il esquissait à grands traits ce que devrait être le jeu suivant. Il en indiquait le sujet, la problématique et les résultats attendus, les enjeux et les difficultés. Il effectuait des va-et-vient entre la présentation de ce jeu concret et la conceptualisation du jeu en général. Le jeu à venir devait avoir lieu à Odessa et mon envie d'y participer croissait à chaque séminaire. Je pris ma décision au moment où Chtchedrovitski dit que le jeu présentait des possibilités inédites pour celui qui voudrait travailler sur soi-même.

Il faut dire que tout ce qui concernait Chtchedrovitski lui-même et les personnes autour de lui était surprenant : la manière de parler et de ne pas parler, de poser les questions, d'y répondre ou de les éviter, de créer un sentiment d'inconfort dans la communication et de voir un problème grave dans les choses les plus banales et évidentes au premier abord.

Un exemple. Quand je décidai de participer à ce jeu, je demandai à une jeune fille du groupe ce que le terme recouvrait et ce qu'il fallait faire pour s'y préparer. Elle me répondit qu'un principe du Cercle prescrivait de ne pas parler du jeu avec quelqu'un qui n'avait pas encore eu cette expérience. Elle souligna cette condition, l'*expérience*, en précisant que parler d'un jeu ne servait à rien, ne permettait pas de toute façon de le comprendre ni de s'y préparer. Cette réponse me donna à réfléchir : j'aurais compris ce principe si on parlait de la

vie, de l'amour, de l'expérience mystique, d'une initiation ésotérique... Mais ici, il s'agissait du Cercle de méthodologie, de la problématique philosophique, épistémologique et il y avait de quoi se demander ce qu'était ce groupe et ce que faisaient ces gens.

J'ai pris part à ce jeu, le vingt-quatrième pour le groupe, le premier pour moi. Il a eu lieu en mai 1983 à Odessa, une belle ville au bord de la mer Noire, et surtout ma ville natale. Je n'ai vu ni la ville ni la mer, parce que notre travail – paradoxalement un jeu c'est avant tout un travail, et un dur travail – commençait à dix heures du matin et se terminait à dix heures du soir voire plus, pendant neuf jours. Concrètement, il s'agissait d'analyser une situation donnée à l'Institut d'enseignement supérieur pour ingénieurs, qui avait passé commande de ce jeu.

J'ai fait quelque chose, j'ai agi, mais c'était comme dans un brouillard. J'en comprenais les détails, peut-être, mais pas l'enjeu majeur. Pendant tout ce temps, et jusqu'au bout, j'ai été persuadée que Chtchedrovitski, lui, connaissait la réponse à la question débattue; que le jeu qu'il animait avec une maîtrise impressionnante consisterait pour nous à découvrir cette réponse et à l'assimiler. Or je me trompais. Lui non plus n'avait pas de réponse. À ma question posée abruptement dans le train du retour: «Alors à quoi bon tout ça si on ne peut pas le comprendre comme un enseignement?», Chtchedrovitski me répondit: «Pour essayer de réfléchir ensemble. Si après un jeu comme celui-ci, on trouve trois ou quatre personnes avec qui il est possible de continuer à penser sur le problème posé, c'est déjà un bon résultat». À ce jeu, qui avait comme thème: «Les principes et les méthodes pour analyser une situation sans information complète», avaient participé deux cents personnes...

*

* *

Après la chute du rideau de fer, j'ai commencé à venir régulièrement à Paris, pour travailler aux archives de Michel Foucault que je traduisais en russe. J'ai noué alors plusieurs relations professionnelles avec des philosophes et des chercheurs en sciences humaines, qui se sont avérées très stimulantes. On m'a entre autres interrogée sur mes occupations à Moscou, et j'ai évoqué la rencontre avec le Cercle de méthodologie, décisive pour mon parcours ultérieur. On m'a demandé des précisions et je les ai données.

J'ai ainsi raconté qu'il s'agissait d'un groupe pluridisciplinaire dont la composition mouvante, de philosophes, psychologues, physiciens, architectes, avait fonctionné à partir de 1954 jusqu'à la fin des années quatre-vingt. Le groupe s'était formé autour de quatre principaux protagonistes, étudiants à la faculté de philosophie de Moscou, qui s'étaient rencontrés dès avant la mort de Staline. C'était Alexandre Zinoviev, connu par la suite comme écrivain contestataire

du régime, Boris Grouchine, un des premiers sociologues d'Union soviétique, Merab Mamardachvili, devenu depuis un grand philosophe¹, et Gueorgui Chtchedrovitski, qui anima le Cercle pendant plus de trente ans.

Jamais clandestin, ce Cercle existait comme un réseau de séminaires : séminaires restreints, qui avaient lieu le plus souvent au domicile d'un des participants, et séminaires à large public, qui avaient lieu sous tel ou tel « toit » institutionnel. Les discussions, enregistrées et tapées, constituaient un fond commun pour les participants².

La recherche théorique du groupe a pris son départ dans une problématique épistémologique qui n'avait strictement rien à voir avec la doctrine marxiste-léniniste, même si *Le capital* de Marx, dans sa dimension logique, lui avait servi de premier matériau de réflexion. Mais en plus de cette recherche théorique, qui au cours du temps a plus d'une fois changé de problématique, le groupe a mis au point, à partir de 1979, une forme pratique de travail intellectuel collectif, appelée « jeux d'organisation », dont le succès a été incontestable avant même la perestroïka.

Ce récit a suscité chez mes interlocuteurs un vif intérêt et, en même temps, de la perplexité : comment cela avait-il été possible ? Comment avait pu exister pendant trente-cinq ans, au grand jour, une réunion de gens venus de professions et d'institutions différentes pour participer – sans être mandatés par personne – à l'élaboration d'une problématique ayant trait, finalement, à la philosophie ? Ils étaient persuadés, en effet, que ne pouvait exister en Union soviétique que la vulgate marxiste et, en face, la dissidence politique. C'est au cours de ces discussions que l'idée de faire connaître en France l'expérience du Cercle est née, sous forme d'une thèse d'abord, d'un livre ensuite.

Car cette expérience incite à réfléchir. Cette perplexité était-elle fondée ? Oui, si l'on tient compte de la conjoncture d'une société fermée, ne tolérant aucune initiative en philosophie notamment, de l'absence de liberté de parole et de pensée, des procès intentés aux dissidents. Néanmoins, on sait aussi que ces expressions d'une pensée autre existaient, même si souvent elles devaient passer par l'Occident pour se faire entendre.

On peut supposer que l'étonnement de mes interlocuteurs s'enracine dans une représentation que l'on a du pouvoir en général, et du pouvoir totalitaire en particulier. D'après cette représentation, problématisée par Michel Foucault dans *La volonté de savoir*, un pouvoir fonctionne comme un dispositif bien

1. Mamardachvili commence à être publié en France. Voir *La pensée empêchée* (entretiens en français avec A. Epelboin, 1989), Paris, Éd. de l'Aube, 1991, et *Méditations cartésiennes* (trad. du russe), Paris, Solin-Actes Sud, 1997.

2. Aujourd'hui, tous ces tapuscrits constituent les Archives Chtchedrovitski, conservées par sa veuve ; il en existe également une version électronique.

ordonné, avec un but unique : la répression, qui se propage dans un espace homogène depuis l'instance du pouvoir vers la base. Ce serait encore plus vrai dans le cas du pouvoir totalitaire. Comment concevoir alors une résistance possible si ce n'est pas une dissidence politique ? Cette grille de lecture ne permet certes pas de rendre compte de l'existence du Cercle de méthodologie, comme aussi d'autres manifestations d'une pensée non conforme.

Bien sûr, on ne peut pas mésestimer l'emprise du régime soviétique sur tous les aspects de la vie, y compris les mentalités. Or, les choses sont plus complexes que cette simple opposition – État totalitaire exerçant le pouvoir d'un côté, individus qui le subissent de l'autre – ne les présente. Elle laisse de côté un troisième aspect, celui du comportement individuel des acteurs qui n'est pas entièrement déterminé, même en régime dit totalitaire, par les conditions sociales, politiques ou économiques imposées, mais relève des choix et des prises de position des uns et des autres. Rappelons ici que tous les instigateurs de la perestroïka ont été formés au sein de ce même régime, ce qui ne les a pas empêchés d'œuvrer à sa fin, et que si cet édifice, qui paraissait être construit pour toujours, s'est écroulé assez rapidement, c'est que beaucoup avaient su préserver dans leur pensée et leur volonté une certaine liberté.

Ne serait-il pas possible, pour aborder ce problème, de s'inspirer de la notion d'*expérience* que l'on trouve dans les derniers écrits de Foucault³ ? Loin des traditions phénoménologique ou existentialiste, il propose en effet de tenir compte, en parlant de l'expérience, des corrélations, dans une culture, des trois axes : les domaines de savoir, les systèmes de pouvoir et les modes de subjectivation. Dans cette perspective, on peut comprendre que, à partir des mêmes formes de connaissances et des mêmes relations de pouvoir dans un régime donné, peuvent se former, et se forment, différentes expériences individuelles, en fonction des diverses manières dont les acteurs se constituent en sujet du savoir, des rapports aux autres et à soi-même. Il n'y a pas grand-chose à voir entre la façon dont en face du pouvoir conduisent leur vie le chercheur qui veut simplement faire son travail et accepte pour cela des contraintes inévitables, un dissident, un fonctionnaire arriviste du Parti et le directeur d'un institut de recherche qui autorise la tenue, dans son institution, des séminaires d'un certain Cercle de méthodologie prenant ainsi un risque.

Ainsi, relater l'expérience du Cercle peut avoir un double intérêt. Tout d'abord, ses idées et les formes d'organisation du travail intellectuel en commun – séminaire pluridisciplinaire et « jeu » – qu'il a mises au point, sont riches en elles-mêmes d'enseignement. Ensuite, décrire son mode d'inscription dans son contexte socioculturel peut apporter un nouvel éclairage à ce

3. M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. II : *L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984, « Introduction ».

que les historiens appellent une « zone grise », quelque part entre le permis et le défendu où, après la fin de la dictature stalinienne, avaient à évoluer les acteurs des domaines économique, intellectuel ou artistique. On pourrait voir dans cette expérience un exemple du positionnement intermédiaire entre la « servitude volontaire » et le non-conformisme explicite. Certains chercheurs le désignent comme le « non-conformisme intégré », sorte de « résistance collaborative », pour reprendre le mot d'Edgar Morin⁴. Cette dernière attitude a sans doute permis au CMM de survivre pendant quelques décennies à l'ombre de l'institution et de pouvoir ainsi agir, avant même la perestroïka, de façon autonome. Les dissidents, eux, s'étant confrontés au pouvoir dans l'espace qu'il monopolisait et contrôlait, ont été réduits au silence.

En même temps, le champ d'investigation apparaissant comme trop vaste, il me fallait faire des choix : me concentrer plutôt sur la production intellectuelle du groupe, ou sur son mode de fonctionnement et sa pratique, ou sur ses rapports avec ses contextes sociaux.

Il m'a paru essentiel, sans faire l'économie d'aucun de ces aspects, d'organiser leur présentation de sorte que soient mis en relief les liens entre l'objet de la réflexion du groupe, la pratique de cette réflexion et les actions auxquelles ce cheminement conduisait. Les propositions théoriques avaient en effet ici un double statut : représentations, d'un côté, principes d'organisation du travail individuel et collectif, de l'autre. Il s'agit là d'une véritable particularité de l'entreprise du Cercle de méthodologie : si l'on prend, à titre d'exemple, le séminaire de Lacan ou celui de Bourbaki, on constate que la forme d'organisation du travail commun ne procède pas chez eux du contenu des théories correspondantes.

*
* *

L'expérience du Cercle n'a pas été pour l'instant étudiée. Dans le cas de la France, c'est évident. À ce jour, je n'en ai retrouvé ici qu'une seule mention ; dans un article consacré au développement de l'autogestion à Moscou, au début de la perestroïka, les auteurs évoquent en quelques mots le Cercle et les jeux : « Une démarche logique, inventée par le Cercle méthodologique de Moscou d'abord pour résister philosophiquement au totalitarisme, s'est transformée en pratique de jeux, utilisés à une vaste échelle pour résoudre de

4. E. Morin, *De la nature de l'URSS*, Paris, Fayard, 1983. Sur les différentes attitudes qu'adoptaient les intellectuels soviétiques vis-à-vis du pouvoir, voir par exemple, J. Markiewicz-Lagneau, « La fin de l'intelligentsia ? Formation et transformation de l'intelligentsia soviétique », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, décembre 1976, p. 7-71 ; I. Zaretskaïa-Balsente, *Les intellectuels et la censure en URSS (1965-1985)*, Paris, L'Harmattan, 2000.

nombreux problèmes concrets, en faisant prendre conscience à chacun de ses potentialités d'action »⁵.

Mais cette expérience n'a pas été davantage étudiée en Russie, quoiqu'elle y soit assez largement connue, sinon comprise.

Les attitudes que l'on peut rencontrer envers le CMM varient beaucoup. Parfois l'on entend dire que toute cette « méthodologie » est une chose catastrophique, que ses adeptes sont des gens redoutables, qui traitent les autres avec une arrogance certaine gardant toujours les mains dans les poches et ne les en sortent que pour dessiner, avant même de parler, des schémas incompréhensibles au tableau. On dit parfois même que tous ces gens, Chtchedrovitski en tête, incarnent le mal et le diable, parce qu'ils sont trop expansionnistes voire impérialistes, mais surtout parce qu'ils sont porteurs de ce rationalisme « européen », esprit de division et d'analyse qui est renié par beaucoup en Russie.

Les anciens philosophes officiels soviétiques étaient méfiants et sceptiques vis-à-vis de la démarche du Cercle. Ainsi le seul article écrit en 1963, sur ses travaux logiques, par l'historien de la philosophie Zakhar Kamenski, article sérieux et honnête, rédigé évidemment d'un point de vue marxiste-léniniste, a été refusé par les revues officielles comme insuffisamment critique⁶. Aussi l'appréciation véritablement positive de Nelli Motrochilova, également historienne de la philosophie, est-elle plutôt une exception. Elle considérait en effet qu'il s'agissait d'une expérience, très rare pour la Russie, d'un travail intellectuel continu et méthodique, cherchant à analyser les fondements de la pensée⁷.

Bien entendu, les témoignages des anciens membres du Cercle expriment un regard différent. On peut en citer quelques-uns. « Le Cercle de méthodologie de Moscou savait reproduire la pensée comme un processus permanent, et c'est précisément en cela qu'il voyait son rôle social » ; « le Cercle n'a jamais été simplement un lieu où la méthodologie se développerait. C'était une parcelle d'« une autre vie » » ; « on était peut-être la communauté la plus libre parmi celles qui avaient existé légalement en Union soviétique, du début des années cinquante jusqu'à la fin des années quatre-vingt. Plus libre que les milieux dissidents » ; « l'expérience que nous avons vécue est assez douloureuse, mais

5. B. Sazonov, V. Tyschenko, « Du communisme à la mise en commun. Expériences d'auto-gestion dans les quartiers de Moscou », *Futur antérieur*, n° 2, 1990, p. 11-12. Boris Sazonov est un disciple de Chtchedrovitski, Viktor Tyschenko a été pendant un moment lié à l'activité du Cercle.

6. Kamenski m'a communiqué son article qui, sur ma proposition, a été publié en 1998 dans la revue du Cercle *Voprossy metodologii*.

7. Entretien du 4 janvier 1998.

sous certains aspects elle est unique »⁸. Pour les uns, le CMM était avant tout « une école de pensée », pour d'autres une école « d'action réfléchie et responsable ». Certains se disent heureux d'avoir connu la rare opportunité de vivre et de travailler auprès d'un maître, d'avoir vécu un véritable apprentissage. Plusieurs soulignent que cette expérience leur a appris que même dans les pires conditions sociales et politiques, on peut donner un sens à sa vie et ne pas tricher avec sa conscience morale.

Il serait difficile aujourd'hui d'évaluer le nombre exact de ceux qui sont passés par le Cercle, leur statut socioprofessionnel, etc. ; en effet, il n'existait aucune procédure d'inscription et de sélection, et les données sociologiques sont donc absentes⁹. En ce qui concerne le séminaire restreint, le recrutement se faisait essentiellement par cooptation, que ce soit par l'intermédiaire de Chtchedrovitski lui-même ou d'autres membres du Cercle. Les nouveaux venus étaient soit des étudiants, soit des chercheurs ou enseignants confirmés ; si quelqu'un avait deux diplômes – un en sciences humaines et un autre en sciences « dures » –, c'était très bien vu, sans que cela constitue, encore une fois, une règle. D'une manière tout à fait empirique et approximative, on pourrait estimer entre soixante et soixante-dix le nombre de personnes qui se sont succédé ainsi dans le cadre du séminaire, y restant parfois plus de dix ans, parfois beaucoup moins, faisant des exposés et participant activement à la recherche. En dehors de ces véritables participants qui peuvent être considérés comme le noyau du Cercle, il y avait aussi ceux, nombreux, qui assistaient au travail des séminaires ouverts à un large public, n'y intervenant que très peu, pendant un certain temps, quelques mois ou quelques années.

Les jugements de ceux qui s'éloignaient du CMM variaient beaucoup, suivant leur expérience. Ceux qui en gardaient une impression plutôt favorable devenaient souvent des amis bienveillants, voire des compagnons de route ; le parcours professionnel des membres du Cercle s'en trouvait facilité. Or, on l'a dit, les données quantitatives et qualitatives nécessaires pour détailler cette affirmation, manquent.

Aussi cette étude répondra-t-elle moins à un souci seulement sociologique qu'à celui de rendre intelligible l'expérience du Cercle. On essaiera en effet de préciser le rôle qu'il a pu jouer dans le contexte sociopolitique qui était le sien : lieu de production intellectuelle, il devient également le lieu d'une certaine sociabilité, liée à la réflexion critique et l'action.

8. Tous ces témoignages ont été publiés dans une autre revue du Cercle, *Kentavr*, à l'occasion de la mort de Chtchedrovitski en 1994 (n° 2, février 1994, p. 6-14).

9. Pour pallier ce manque, j'ai eu des entretiens avec plusieurs membres du Cercle de différentes générations, ainsi qu'avec quelques autres acteurs de la scène intellectuelle. Ils sont utilisés ici comme source d'informations, quand celles-ci ont pu être confirmées par ailleurs, et comme témoignages d'une expérience vécue.

C'est pour mieux comprendre ce contexte que j'ai trouvé nécessaire de commencer cette analyse par les années trente pendant lesquelles, dans ses grandes lignes, il s'est formé. Sa principale caractéristique, dans la perspective qui nous intéressera ici, est certainement cette absence d'*espace public* – et donc de possibilité d'expérimenter l'*altérité* et la *pluralité* –, absence nécessaire pour que les structures du totalitaire s'enracinent au plus profond de l'homme.

La rencontre des quatre protagonistes du groupe initial au tout début des années cinquante, aura ce contexte pour toile de fond, et y apportera une réponse. On suivra donc la constitution du Cercle de logique, bientôt de méthodologie, à partir d'un échange et d'un partage, à partir d'une amitié intellectuelle de ces quatre compagnons. Quels étaient leurs choix philosophiques et idéologiques, quelle forme leur travail commun prit-il, pourquoi se quittèrent-ils ? Diverses circonstances qui avaient pu profiter à la formation de ce premier groupe, y compris certains aspects de l'enseignement de la philosophie et de son fonctionnement institutionnel, seront également examinées. On s'arrêtera ensuite sur la recherche théorique des deux premières périodes du Cercle de méthodologie – sa réflexion sur la *pensée* et sur l'*activité* – pour assister enfin à l'émergence d'une pratique inédite, le *jeu d'organisation de la pensée-activité collective*.

On trouvera en « Appendice » la traduction partielle d'entretiens de Mamardachvili et de Chtchedrovitski avec d'anciens disciples de ce dernier, où il est question de la rencontre des quatre amis et des débuts de toute cette histoire. On y trouvera également la traduction d'une conférence donnée par Chtchedrovitski en 1972, consacrée aux rapports entre réflexion et activité. Enfin, les biographies de plusieurs membres du CMM, mais aussi d'autres acteurs évoqués dans ce texte, présentent quelques parcours individuels et redonnent de la consistance à tous ces personnages qui autrement pourraient paraître quelque peu désincarnés¹⁰.

10. Je tiens à exprimer ma gratitude à toutes celles et tous ceux qui, à la Maison des sciences de l'homme et à l'École des hautes études en sciences sociales, m'ont soutenue et encouragée tout au long de cette recherche. Je pense particulièrement à Jutta Scherrer et à Jacques Revel, dont les conseils m'ont été très utiles pour la conception et l'écriture de cet ouvrage. Ma reconnaissance va également à mon mari, Andreï Pouzyreï, ma fille, Ioulia Pouzyreï, ainsi qu'à Viktoria Arkhanguelskaïa, sans le concours irremplaçable desquels il m'aurait été difficile de réunir le matériau – considérable à l'évidence –, nécessaire à la rédaction de ce livre. Enfin, ce travail n'aurait pas pu être mené à bien sans l'aide patiente de Gilles Barnaud qui a relu le manuscrit et largement contribué à sa mise en forme ; qu'il en soit ici vivement remercié.